

Stephan STREKER

Réalisateur dans l'âme

Brigitte GERARD

Oui, c'est bien lui ! **Stephan STREKER**, consultant devenu incontournable de « La Tribune », le rendez-vous foot du lundi soir sur la RTBF, est aussi celui qui vient de réaliser son troisième long-métrage, *Noces*, qui a fait chavirer les critiques d'enthousiasme. Et le succès est au rendez-vous ! Une « chance inouïe » pour ce réalisateur, heureux de pouvoir vivre de ses deux passions.

Quel a été votre parcours scolaire et professionnel ?

Stephan STREKER : En secondaire, j'étais à l'Institut Sainte-Marie à Schaerbeek, en latin-sciences, et j'ai ensuite fait le journalisme à l'ULB. Le cinéma, je l'ai appris plus tard, sur le terrain. J'ai choisi le journalisme parce que je rêvais de rencontrer les personnes que j'admire le plus au monde : les cinéastes. Et très vite, étant encore étudiant, je suis devenu journaliste de cinéma. Les interviews me passionnaient, et j'ai eu la chance de rencontrer Sergio LEONE !

Ma grande passion a toujours été le cinéma mais, bizarrement, plus en tant que consommateur et admirateur qu'au travers d'une chose. Comme j'étais journaliste dans ce domaine, je n'étais pas du tout un réalisateur frustré. Je trouvais mon métier formidable. Aujourd'hui, j'ai beaucoup de chance car je réalise des films, ce qui est pour moi le plus passionnant et le plus difficile des métiers.

Comment avez-vous vécu votre scolarité ?

SS : Je me suis, en fait, pas mal ennuyé à l'école. Celle-ci est bien sûr indispensable et nécessaire, mais pour moi, il n'est pas normal d'enfermer 7h par jour, assis sur un banc, des êtres humains qui ne pensent qu'à courir, découvrir, marcher, sortir... Ceci dit, je m'y suis tout de même beaucoup amusé, et j'ai eu des professeurs formidables.

J'avais aussi un rapport bizarre à l'école, lié à mon enfance. Mon grand-père était retraité de la Caisse d'épargne et avait été instituteur diplômé, mais n'avait jamais pratiqué. Il m'a appris à lire et à écrire, et j'adorais ça. Du coup, quand je suis entré à l'école, je savais parfaitement lire et écrire, et j'étais avec des élèves qui ne savaient faire ni l'un, ni l'autre. J'ai toujours eu de

très bonnes notes en français, mais moins en comportement...

L'école a-t-elle joué un rôle dans vos passions ?

SS : Celle du cinéma est peut-être venue en partie de l'école... À l'Institut Sainte-Marie, il y avait un cinéma, et c'est là que j'ai découvert des films parmi ceux qui m'ont le plus marqué, comme *Lawrence d'Arabie*, *Spartacus*, *La Grande vadrouille*... Avec mon meilleur ami, l'idée était que quand il faisait beau en hiver, on allait faire du patin à glace, et quand il faisait mauvais, on allait au cinéma. Contrairement à lui, je préférerais quand il faisait mauvais !

Maintenant, je ne suis plus journaliste, je suis complètement cinéaste, mais il se fait que, par une ironie de l'histoire, je suis devenu aussi consultant de foot pour la RTBF. Ce n'était pas du tout prévu ! Je n'étais pas très doué comme footballeur, mais j'ai toujours adoré regarder des matchs et en discuter avec mes amis. Il y avait quelques scènes de foot dans mon précédent film, *Le Monde nous appartient*, et j'ai eu l'occasion de les commenter. Ça a plu à certaines personnes et de fil en aiguille, j'ai travaillé pour Bel RTL, puis pour le JT de RTL et enfin, la RTBF m'a repéré et m'a transféré... Un peu comme un footballeur, en somme ! On m'a proposé de participer à l'émission « La Tribune », et surtout d'être consultant pour les Diables rouges, ce qui est à peu près le nirvana possible en termes de matchs de foot en Belgique !

Quel serait le point commun entre le foot et le cinéma ?

SS : Tous les deux sont des vecteurs d'émotion. Toutefois, le cinéma est une expression artistique extraordinaire, qui va plus loin. Je

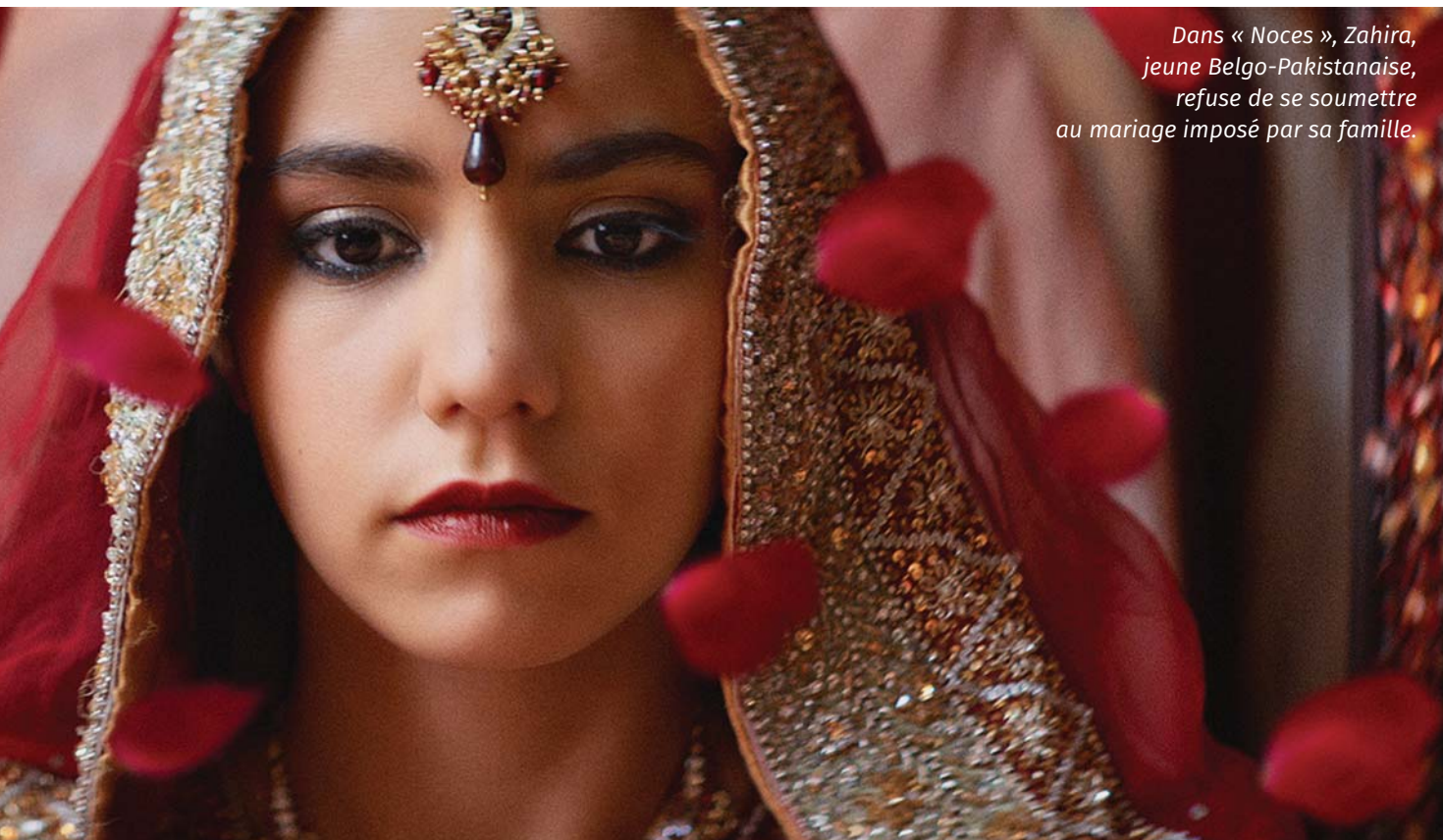


© Jean-Pol SEDRAN

ne veux pas choisir, mais s'il le fallait, ce serait le cinéma, tout de suite ! Même si les matchs de foot font parfois l'objet de scénarios encore plus improbables que dans les films...

Comment êtes-vous finalement devenu réalisateur ?

SS : J'ai réalisé un court-métrage avec un copain, qui a été montré au plus important festival du court-métrage en Belgique, où il a reçu le Grand prix. Par chance, il y avait, parmi les membres du jury, le programmateur du festival du court-métrage de Clermont-Ferrand, le plus grand au monde. Notre film y a été vu par de nombreux sélectionneurs de festivals, et il a pu ensuite beaucoup voyager. J'ai alors été repéré par un jeune producteur, qui était à la recherche de talents. Il m'a proposé de travailler avec lui, et depuis, on mène nos carrières ensemble. J'ai réalisé un premier film, *Michael Blanco*, puis *Le Monde nous*



Dans « Noces », Zahira, jeune Belgo-Pakistanaise, refuse de se soumettre au mariage imposé par sa famille.

appartient, le premier que j'ai entièrement écrit. Et maintenant, on a terminé *Noces* !

Pour ce dernier film, pourquoi avoir choisi le thème délicat du mariage forcé ?

SS : Je n'ai pas choisi le thème, mais plutôt cette histoire extraordinaire, à raconter surtout du point de vue de l'intime de chaque personnage. C'est une histoire inouïe, digne d'une tragédie grecque. Jamais, je ne me suis dit que j'allais faire un film sur ce sujet de société qu'est le mariage forcé ! Et puis surtout, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit que dans l'histoire vraie dont le film s'inspire, il y avait une relation d'amour très forte entre le frère et la sœur.

Vous avez, en effet, centré le film sur la complexité de ces personnages...

SS : Je pense que la grille de lecture d'un fait divers selon laquelle il y a d'un côté les bons, et de l'autre les mauvais, est très pauvre et peu intéressante. Même s'il n'y a pas à transiger sur la condamnation totale à porter contre certains actes, il est tout de même plus intéressant d'essayer de comprendre les motivations des êtres humains. L'immense cinéaste Jean RENOIR disait : « Dans mes films, il n'y a jamais de méchant, parce que chacun a toujours ses raisons ». C'est vraiment ce qui m'a guidé pour *Noces*.

Comment avez-vous trouvé la bonne distance pour traiter de la religion, des traditions ?

SS : Ici, la problématique n'était finalement pas religieuse. D'ailleurs, Zahira reste musulmane en toute circonstance. Elle continue de prier, même quand elle est en rupture complète avec sa famille. En revanche, c'était un problème de tradition. Et au-dessus, il y a l'honneur, ainsi que le fait de devoir sauver les apparences. Cette obsession de sauver les apparences peut mener à des horreurs totales, des absurdités incroyables.

Le film parle aussi un peu de la jeunesse d'aujourd'hui. Quel regard portez-vous sur elle ?

SS : En effet, dans mes deux derniers films, les personnages sont très jeunes, et j'essaie d'être au plus proche d'eux. Pour moi, la jeunesse n'est pas le meilleur moment de la vie. J'ai été beaucoup plus heureux, épanoui, serein plus tard dans ma vie. La difficulté de la jeunesse, c'est qu'on a déjà tout d'un être humain accompli, mais qu'il y a plein de choses qu'on ignore, qu'on n'a pas encore apprises, que l'on croit et qui se révéleront fausses. Mais il faut passer par là. Et pour autant, je n'étais pas malheureux du tout quand j'étais jeune !

Avez-vous été surpris par le succès du film ?

SS : *Noces*, qui a reçu des critiques incroyables en France et en Belgique, est surtout le fruit de beaucoup de travail, de rencontres, d'un peu de chance... Tout s'est bien mis en place. Je suis vraiment reconnaissant pour cette réussite. J'ai travaillé avec des acteurs exceptionnels, un jeune chef opérateur dont c'était le premier film et qui a fait un travail formidable sur la lumière, une directrice artistique, Catherine, qui est la meilleure que j'aie rencontrée...

Tous ensemble, on y est arrivé ! Tout le monde, sur le tournage, semblait totalement investi dans ce projet, nous étions tous très exigeants. Il y avait une sorte de conscience collective qu'il était possible de faire quelque chose de très fort.

Et ce succès, ça fait plaisir ?

SS : C'est fantastique ! J'ai une chance incroyable. Et puis, le public se manifeste à moi. Les jeunes, notamment, semblent passionnés, touchés et intéressés par le film. Ce qui me fait le plus plaisir, en dehors du fait que les cinéphiles adorent *Noces*, c'est que c'est le vrai public qui est le plus réceptif, le plus ému. ■